



TERRIBLE AVENTURE AVEC UN SERPENT

M

A femme m'avait fait cadeau d'une canne superbe.

Cette canne combinait la force et l'élégance. Elle était assez jolie pour faire figure à la parade de Hyde-Park et assez forte pour assommer un bœuf.

Dans mes pérégrinations à travers le *Bush* australien, cette canne ne me quittait pas. C'était un appui solide et au besoin une arme de défense formidable. Et si jamais un serpent s'était subite-

ment dressé devant moi, une de ces marmelades, je ne vous dis que cela !

J'ai horreur des serpents, cette peste de l'Australie, et aussitôt arrivé dans ce pays je m'étais enquis des précautions à prendre pour se protéger contre ces dangereux reptiles.

—Mettez-vous des guêtres de cuir aux jambes, m'avait-on dit, et un bâton solide à la main, et vous n'avez rien à craindre.

Puis l'on m'avait enseigné la manière infallible de les tuer sans courir aucun danger. Eviter de se placer devant ou derrière l'animal, surtout derrière, se placer sur le côté, puis lui asséner sur le dos un coup de bâton sec : *pan*, ça y est, vous lui avez brisé les reins et votre serpent est expédié.

Bien certainement, me dit-on plusieurs fois, vous ne rentrerez pas en France sans être à même de dire à vos compatriotes : "J'ai tué un serpent en Australie et voici comment je m'y suis pris." Tout Français qui a voyagé en pays lointains à la réputation d'être plus ou moins sujet à la *tartarinade*.

Moi, je suis prudent. Tout cela est fort joli, me dis-je, mais si je manque mon coup, au lieu d'un Français qui racontera à ces compatriotes comment on tue un serpent, ce pourra bien être le serpent qui s'en ira raconter à ses amis comment on expédie un Français. Cela ne ferait pas du tout mon affaire, mais pas du tout.

Cependant, quand je me promenais dans le *Bush*, armé de ma nouvelle canne, je répétais le rôle que je pourrais être appelé un jour à jouer, et je tuais par milliers les serpents qui n'étaient pas là. Pas un n'était manqué. Je couvrais la terre de ser-

pents aux reins brisés. *Pan* dans le dos, et, comme on me l'avait bien dit, ça y était.

De deux ennemis qui se cherchent, celui qui est le premier découvert par l'autre est à demi battu. Aussi, ce que je craignais le plus, c'était le serpent caché dans l'herbe ou dans les brindilles dont le *Bush* est jonché, sur lequel on marche et qui proteste énergiquement en vous mordant au mollet, avant de vous donner le temps de vous mettre en garde ou même de savoir où vous êtes.

Mais le serpent que je craignais encore le plus de tous, c'était le serpent qui s'introduit, le soir, dans les habitations, pénètre dans les chambres à coucher, qui sont en Australie au rez-de-chaussée, et va tranquillement se fourrer dans votre lit.

Un serpent ne vous attaquera jamais, à moins que vous ne mettiez le pied dessus ou que vous cherchiez à l'empêcher de rentrer dans son trou, et si jamais vous en trouvez un dans votre lit, ne le dérangez pas et il ne vous dérangera pas. Il n'est pas plus méchant que cela. Voilà bien ce que me dirent tous les gens qui s'y connaissent en serpents, mais sans réussir à me convaincre de rien, excepté que si, tout homme que je suis, je trouvais jamais un serpent dans mon lit, je pousserais des cris de femme honnête surprise au bain.

J'arrivai un soir dans une ville située au nord de la Nouvelle-Galles du Sud, à cette époque de l'année que les habitants du pays appellent le printemps, quarante degrés de chaleur de midi à



POINTE-A-PIC.—CENTRAL HOUSE, INCENDIÉE EN AOÛT 1894.—Photos. N. G. Kirouac

quatre heures et trente-cinq ou trente-six dans la soirée : un vrai temps de serpent. Pas une feuille ne bougeait : on pouvait à peine respirer dans cette atmosphère de plomb fondu. La petite ville était en plein *Bush*. Derrière l'hôtel où j'étais descendu se trouvait une petite rivière qui fournissait à l'établissement des moustiques d'une énergie et d'une voracité à toute épreuve. On mangeait fort mal dans cet hôtel, mais on y était fort bien mangé.

Avant d'aller me coucher, je causai avec le propriétaire qui m'informa que l'endroit était infesté de serpents. Le voisinage du *Bush* et de la rivière, ajouté à la chaleur intense du lieu, devait en effet rendre la ville un parfait repaire de serpents. Dans l'après-midi, mon hôte en avait tué un de huit pieds de long dans un des parterres de son jardin. —Et le diable, me dit-il, c'est que le soir, ces brutes s'introduisent dans l'intérieur des maisons et vont s'installer dans les chambres à coucher.

Un froid glacé me passa dans le dos.

Pendant près d'une heure nous causâmes assez serpents pour remplir mon sommeil des cauchemars les plus épouvantables. Toutefois, quand je quittai le propriétaire, je me répétai plusieurs fois ses dernières paroles :

"Je recommande toujours aux voyageurs de regarder avec soin dans tous les coins de la chambre et de fermer la fenêtre avant de se mettre au lit.

Quand je fus arrivé dans ma chambre, je vous laisse à penser si je regardai partout, dans les coins, sous les meubles sous le lit et dans le lit. Je tâtai les couvertures et les oreillers. Je crois même, Dieu me pardonne, que je regardai dans les tiroirs de la commode.

Point de serpent.

Bien rassuré, je fermai la fenêtre, je me déshabillai, j'éteignis la bougie et je me couchai.

La chaleur était suffocante, écœurante.

Les moustiques commencèrent à bourdonner autour de ma tête, à entonner ce cri de guerre qui annonce un combat acharné, sans quartier. Il y avait bien un moustiquaire, mais il avait des trous comme cela arrive dans presque tous les hôtels de l'Australie. Mieux eût valu point de moustiquaire. L'animal, une fois emprisonné, ne peut plus sortir. C'est un duel à mort : vous ou lui, il faut qu'il y en ait un qui meure.

Ce bourdonnement des moustiques est aussi agaçant que le sifflement des balles sur le champ de bataille, avec cette différence, toutefois, que la balle qui vous a sifflé à l'oreille est passée et ne vous fera plus de mal, tandis que le bourdonnement du moustique vous annonce que le danger est arrivé et que la bataille va s'engager.

Pour me protéger la tête et au risque d'étouffer, je ramenai le drap sur ma figure et, en nage, respirant à peine, je cherchai à oublier dans le sommeil moustiques réels et serpents imaginaires.

Je crois que je dormis quelques instants. La



POINTE-A-PIC — CENTRAL HOUSE AVEC VUE DU COTTAGE DUBERGER